

S[ain]t-Vital, le 22 juillet [19]58

Mon cher Marcel,

Je viens de recevoir ta lettre du 19 juillet et j'ai été toute contente de la lire, bien qu'elle soit sur un ton désolé. Quel cochon, au fond, que ce Cohen: alors que le nettoyage de notre appartement avait été prévu et promis, de nous laisser ainsi en panne, cela me dégoûte et cela me peine pour toi. Peut-être est-ce mieux pour toi que tu restes en effet quelque temps encore à la Petite-Rivière. La pluie ne durera pas, du moins je ne crois pas. Ici, la chaleur se resserre. Je la trouve vraiment inhumaine. J'avais oublié à quel point il peut faire chaud au Manitoba. Je pense que ni l'un ni l'autre ne pourrions plus supporter ce chaud à présent que nous nous sommes habitués à des étés moins torrides et au bon souffle de la mer. Tu n'as pas idée combien le climat d'ici est devenu mou, humide et désagréable à mon avis. Anna est allée se faire réexaminer hier; il n'y a pas en elle de changements profonds encore, et elle se fait des illusions que je trouve cruelles. Mais il me semble que ce n'est pas à moi de l'éclairer, et son mari ne veut pas le faire. Du reste, elle peut sans doute durer assez longtemps encore; son amaigrissement est très lent encore, environ une ou deux livres par mois.

Je ne resterai pas très longtemps auprès d'elle, tout d'abord parce que je ne peux guère lui être utile, malgré le désir que j'en ai; il est difficile d'aider dans la maison d'une autre, parfois même on complique plutôt les choses. Et puis, je ne pourrais tenir longtemps dans l'atmosphère déprimante de la maison. Pourtant, Anna par bien des côtés est plus aimable, plus agréable de beaucoup qu'autrefois. Mais tu n'as pas idée quelle souffrance c'est pour moi de renouer avec ma famille. Sans cesse je suis envahie par le sentiment de mon étrangeté au milieu d'eux, comme si nous n'avions pour ainsi dire plus rien en commun, qu'une si lointaine, si pâle ressemblance qu'elle semble un rêve. Or, c'est cette pauvre petite ressemblance qui est, au fond, la cause peut-être de la gêne que j'éprouve parmi les miens. Hier soir, Germain et Antonia sont venus nous voir, étant de passage à Winnipeg. Imagine-toi qu'à Fort-Alexandre, près de Pine Falls, où ils enseignent aux enfants indiens, ils logent dans une magnifique maison neuve, meublée, cela gratuitement, et reçoivent à eux deux \$700.00 de salaire. Malgré cela, ils n'ont même pas songé à apporter à Clémence quelque douceur. Aussi bien, je n'ai aucune intention d'aller les voir. Celle qui m'inquiète le plus est Clémence, si maigre, l'air si malade. Sûrement, elle est atteinte d'une maladie que l'on ne parvient pas à découvrir. Qu'il est désolant de ne rien pouvoir pour elle.

J'espère bien, mon chéri, que tu ne t'ennuieras pas trop à la Petite-Rivière. Tu n'aurais pas raison, en tout cas, de t'y plaindre car tu es dans un endroit sain, beau, frais, et tu es près des êtres les meilleurs du monde. Tâche donc d'en profiter le mieux possible. Je m'aperçois de mieux en mieux que le bonheur est entièrement dans le regard, dans notre manière de voir et que les circonstances extérieures de nos vies y sont pour bien peu.

Je t'envoie cette lettre à la Petite-Rivière, mais j'avais averti le maître des Postes

en partant de retourner notre courrier à Québec. J'espère qu'il aura le bon sens de s'informer si tu es de retour à la Petite-Rivière. Ceci est ma troisième lettre. J'ai adressé les deux premières à Québec.

Porte-toi bien, mon chou, continue à profiter de tes vacances, de l'air pur et de la mer et attends mon retour avec courage et sérénité. Écris souvent et bientôt. Je t'embrasse bien tendrement.

Gabrielle